

jamais une parole douce pour Henri. Dans son cœur, rien ne battait. Son fils lui rappelait pourtant la seule femme qui l'eut suivi, soigné, aimé. Mais il lui rappelait aussi que cette femme n'était plus, et le père avait fermé son âme à la tendresse.

L'enfant grandissait. Sa vie se passait à courir à travers les taillis et les fourrés, à faire la chasse aux bêtes de la forêt, à écouter au pied des chênes les éternelles mélodies des bois, à se perdre pendant des heures dans de longues rêveries.

A quoi songeait-il, ce sauvage enfant de la solitude qui ne connaissait rien de la vie, qui n'avait point de songes pour l'avenir ? Que pouvait-il se passer dans ce jeune ulcéré par l'abandon, avidé d'immensité, privé de toutes les affections ? Dieu sait ces choses que l'homme ignore, et nous ignorons les ressources et les consolations que Dieu réserve aux déshérités.

Un jour, Henri poussa sa course plus loin que d'habitude. Après quelques heures, il se jeta dans un nid de verdure pour reposer. A deux pas se déroulait, à travers les arbres, une large route dont la poussière se dorait aux rayons du soleil. Tout-à-coup passa sur cette route une jeune fille, dont les longues boucles blondes flottaient au vent, emportée au galop d'un cheval blanc qui semblait avoir des ailes.

Henri jeta un cri d'admiration autant que d'étonnement. L'écho répéta le cri, mais la vision n'était déjà plus, et le galop se perdit dans le lointain. Alors le jeune homme resta un moment immobile. Puis il regagna la chaumière.

Cette nuit-là, il ne dormit point. L'aurore le surprit songeant encore à la gracieuse apparition de la veille. Qu'était-ce donc que cette créature éblouissante ?

Il ne connaissait rien de la femme, élégante, douce, chaste, sympathique, disparue sitôt qu'elle eut ébloui l'enfant, étant pour lui à la fois un problème et un désir. Dans son esprit, la curiosité l'emportait sur l'admiration. Il retourna à l'endroit béni, où, pour la

première fois, il avait éprouvé la sensation de quelque chose de meilleur dans la vie que ce qu'il avait connu jusque là. Il s'enivrait du bonheur de voir passer cette blonde jeune fille sur la route solitaire. Un jour, il put l'examiner. C'était une enfant d'une douzaine d'années, grande pour son âge, élancée, gracieuse, belle. Il la revit souvent, et dans son cœur éleva désormais à l'inconnue un autel d'amour, presque de vénération.

Rien de suave et de doux comme cet oubli complet de soi-même qui est la première manifestation d'un premier amour. Le cœur se fonda dans une ivresse indicible, l'âme s'emplit d'aspirations naïves et sublimes, la jeunesse et la candeur éclatent dans toutes les pensées. Il s'opère en nous une transformation complète. L'amour est comme cette sève puissante que le printemps féconde dans les plantes, qui ouvre les bourgeons et fait éclore les fleurs.

Henri avait alors dix-sept ans. Ce n'était plus l'être faible, craintif, que nous avons connu. Sa taille s'était développée, sa démarche affermie. Il portait la tête droite, assurée. Il ne tremblait plus à la voix de son père. Le respect filial, chez lui, s'alliait à une certaine indépendance, et le bandit commençait à regarder son enfant. Le père s'étonnait de la transformation rapide qui en avait fait presque son égal par la force, par le courage et par la volonté.

La solitude avait donné à la figure du jeune homme une expression souveraine, la liberté le faisait roi dans ses domaines, l'amour ajouta un cachet de mélancolie sur ses traits.

Depuis deux mois il aimait. Ses jours se passaient dans le rêve. Il songeait à l'inconnue. C'était une extase continue. Dans le frémissement des feuilles, dans les ombres des ramures, dans les épaisseurs des bois, dans l'espace qui dominait les cimes, il entendait ou voyait sans cesse une forme aimante vers laquelle il tendait les bras. Son bonheur était de la voir, la voir incessamment,